

Ce texte est en fait un extrait du livre, en espagnol, « El anarquismo en America Latina » de l'anarchiste argentin Angel Cappelletti (1927-1995). Cet extrait va de la page CLV à la page CLX.

Nous signalons que ce texte n'a pas été traduit par le CATS de Caen mais par un camarade d'outre Atlantique qui est entré en contact avec nous. Nous remercions chaleureusement cette personne, qui se reconnaîtra, pour sa traduction. Le CATS s'est contenté, en septembre 2011, d'effectuer quelques corrections finales mineures.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

L'ANARCHISME AU PANAMA ET EN AMÉRIQUE CENTRALE

La construction du chemin de fer traversant l'isthme (1850-1855), la tentative d'ouvrir un canal interocéanique de la part des Français (1880) et enfin la construction définitive de ce canal par les Nord-américains (1904-1914) ont attiré au Panama une grande masse de travailleurs venus de l'Europe, de l'Asie et des Antilles¹. Du point de vue de l'histoire du mouvement ouvrier, ce fait différencie la république de l'Isthme (qui s'est récemment constituée comme telle, en obtenant son indépendance de la Colombie en 1903) des pays voisins, comme cette même Colombie, le Venezuela et l'Amérique centrale. Lors d'une première étape, alors que les travaux du canal sont aux mains des Français, quelques 20 000 ouvriers arrivèrent, la plupart provenant d'Europe (d'Espagne, de France, d'Italie, etc.); dans une deuxième étape, alors que les travaux passent aux mains des Nord-américains, arrivèrent 40 000 ouvriers originaires d'Amérique centrale et, surtout, de Jamaïque et des îles anglaises des Caraïbes. Avec ces travailleurs, et particulièrement avec les Européens –dit Jorge Turner– arriva aussi au Panama la graine de la conscience de classe et de l'anarchosyndicalisme². Ceux qui se distingueront le plus « pour leur capacité organisationnelle et combative furent, précisément, les ouvriers libertaires d'origine espagnole »³. Déjà dans la période de la construction du chemin de fer se produisirent quelques grèves pour la hausse des salaires et l'amélioration des conditions de travail (qui étaient extraordinairement déplorables et qui provoquaient des maladies et de nombreux décès au sein des ouvriers). En 1895, lors des travaux entrepris par la compagnie française afin d'ouvrir le canal, se produisirent également différentes grèves qui connurent un succès relatif et furent promues, apparemment, par des anarchistes européens.

En 1905, à l'époque des Nord-américains, le général George W. Davis, gouverneur de la zone du canal, a mis un soin particulier à empêcher l'embauche d'ouvriers anarchistes. Malgré ces efforts, en 1907, deux mille travailleurs espagnols, encouragés sans aucun doute par des compatriotes anarchistes avec qui ils travaillaient, menèrent une grève en faveur de hausses de salaires qui ne manqua pas d'épisodes violents. L'esprit combatif insufflé à la classe ouvrière du Panama par les anarchosyndicalistes explique le fait que lorsque l'immigration fut régulée, avec la loi 72 du 11 juin 1904, l'article 5 interdira l'entrée d'anarchistes dans le pays⁴.

En marge, presque toujours, de la *Federación Obrera* (Fédération ouvrière), une centrale jaune dont la fondation avait conduit à l'élection en 1921 du président libéral Belisario Porras, les anarchistes continuèrent à lutter parmi les ouvrierEs panaméenNEs (non sans créer des adeptes parmi ceux/celles-ci) et en 1925 ils et elles firent la promotion d'une grève de locataires (tout comme l'avaient fait les anarchistes argentinEs, chilienNEs, brésilienNEs et mexicainEs).

En 1924, un groupe où prédominaient les anarchosyndicalistes fonda le *Sindicato General de Trabajadores* (Syndicat général des travailleurs) qui réussit à rassembler des milliers d'affiliéEs. On peut dire que ce fut la première centrale ouvrière panaméenne. Dans le groupe de fondateurs figuraient les espagnols José María et Martín Blásquez de Pedro, la polonaise Sara Gratz et le péruvien Esteban M. Pavletich (qui s'incorpora plus tard à la guérilla de Sandino). Parmi les PanaméenNEs, il y avait, avec certains anarchistes, des travailleurs :euses d'autres idéologies, notamment des marxistes comme Eliseo Echevez et Domingo H. Turner, futurs fondateurs, en 1930, du Parti Communiste. Intervint aussi Diógenes de la Rosa, qui sera plus tard un des leaders du Parti Socialiste, fondé lui aussi en 1930⁵.

Parmi les travailleurs/euses arrivés d'Europe lors des deux premières décennies du siècle, il est quelque peu curieux de retrouver plusieurs individus stirneriens (de Max Stirner, anarchiste individualiste), influencés par la philosophie de Nietzsche, qui voyaient dans le syndicalisme un ennemi potentiel de l'idéologie anarchiste. En accord avec leurs idées, ils constituèrent des groupes d'affinités qui, selon Max Nettlau, étaient au nombre de 20 en 1912. En 1911 apparut à Colón le journal *El Unico* (L'Unique), qui s'autodéfinissait comme « Publication individualiste »⁶.

Au Costa Rica, il y eut pendant la première décennie de notre siècle une série de publications périodiques qui correspondaient, de près ou de loin, à l'idéologie anarchiste. Vladimir de la Cruz en nomme plusieurs : *La Aurora Social* (L'Aurore sociale), *Hoja Obrera* (Fiche ouvrière), *Orden Social* (Ordre social), *El Trabajo* (Le Travail), *El Amigo del Pueblo* (L'Ami du Peuple), *Grito del Pueblo* (Cri du Peuple), *La Lucha* (La Lutte), *El Derecho* (Le Droit) et *La Causa del Pueblo* (La Cause du Peuple), dont le style - dit l'auteur- «non seulement insinue les caractéristiques du discours libertaires de ces années, mais se réfère inéluctablement à d'autres publications anarchistes d'autres latitudes de l'Amérique latine et même à des revues ou hebdomadaires édités à Barcelone et le long des zones levantines et andalouses de l'Espagne »⁷. C'est grâce au même V. de la Cruz que nous savons que le « danger » anarchiste était déjà présent au Costa Rica dans les dernières années du siècle précédent, puisque l'évêque Thiel prévient tacitement ses fidèles lors de son allocution pastorale du 25 décembre 1892. Il y eut en 1909 à San José des réunions de protestations contre l'assassinat de Francisco Ferrer, à l'image de celles que, comme on l'a vu, organisèrent dans tous les pays latino-américains les groupes anarchistes. À la fin de cette même année fut créé le « *Centro de Estudios Sociales Germinal* » (Centre d'études sociales Germinal) dont les couleurs étaient le rouge et le noir. Dans ce centre d'études participèrent des intellectuels tels qu'Omar Dengo, Joaquín García Monge, Carmen Lira et le dirigeant ouvrier Juan Rafael López⁸. Le 15 janvier 1911 naissait la revue *Renovación* (Rénovation), qui comptait des tendances libertaires et qui fut dirigée par le poète J.M. Zeledón. Fait plutôt insolite, on en tira plus de soixante numéros. Un peu plus tard apparut à Santiago de Puriscal *Le Semeur*, un périodique anarchiste écrit en français. *El Sol* (Le Soleil) d'Alajuela, sans être une publication anarchiste, accueillit à plusieurs occasions (et continua de le faire jusqu'à nos jours) des collaborations venues de cette tendance idéologique. Autour de 1926 un groupe spécifique d'action libertaire fut fondé à San José⁹. Il importe de se rappeler ici qu'en 1914 Kropotkine écrivit deux lettres au chimiste costaricain Elías Jiménez Rojas (qui était sans doute un anarchiste) pour expliquer l'attitude qu'il avait adoptée face à la guerre européenne qui venait de débiter, attitude qui ne fut pas partagée par la majorité des anarchistes et qui mérita le rejet explicite de figures comme Malatesta, Rocker, Emma Goldman, Alexandre Berkman, Sébastien Faure, Domela Nieuwenhuis, Luigi Bertoni, etc. Kropotkine expliquait son attitude antiprussienne en disant : « Vous comprenez qu'en de semblables circonstances tous les efforts seraient nécessaires pour empêcher que l'impérialisme militaire n'étrangle l'Europe »¹⁰.

L'influence des anarchosyndicalistes parmi les travailleurs costaricains au début du siècle est indéniable. « Ainsi, par exemple, dans le mouvement de grèves pour la journée de travail de huit heures que menèrent les boulangers en 1905, plusieurs anarchosyndicalistes espagnols jouèrent des rôles de direction, parmi ceux-ci Juan Vera, qui, en vertu de ces succès, fut expulsé du pays en direction de Puerto Rico. Les dirigeants nationaux de ce mouvement de grèves furent confinés à la prison d'Alajuela. En 1913, à l'initiative du « *Centro de Estudios Sociales Germinal* » mentionné précédemment ainsi que de diverses sociétés ouvrières, se célébra pour la première fois au Costa Rica le 1er mai comme Jour international du Travail et fut fondé la « *Confederación General de Trabajadores* » (Confédération générale des travailleurs) qui eut une grande influence durant toute cette décennie¹¹.

Les premiers syndicats salvadoriens, entendus comme organes de lutte ouvrière et comme sociétés de résistance, furent aussi créés par des anarchistes locaux et étrangers. L'influence de l'anarchosyndicalisme espagnol, mexicain et panaméen est ici inéluctable. Des éléments anarchosyndicalistes furent prédominants dans *l'Unión Obrera Salvadoreña* (Union ouvrière salvadorienne), fondée en 1922, et dans la *Federación Regional de Trabajadores de El Salvador* (Fédération régionale des travailleurs d'El Salvador) qui fut créée deux ans plus tard, et qui, à partir de 1929, fut dirigée par des militants marxistes¹².

À San Salvador, la capitale de la République d'El Salvador, opérait en 1930 un «*Centro Sindical Libertario*» (Centre syndical libertaire) qui disparut probablement deux ans plus tard, lorsque qu'éclata la sanguinaire répression de 1932. C'est dans ce pays qu'il semble qu'Anselme Bellagarigue ait vécu ses derniers jours, un des anarchistes français de la première heure parmi les plus combatifs et qui publia à Paris en 1850 *L'Anarchie - Journal de l'Ordre*¹³. Il n'est cependant pas possible de savoir, pendant son séjour au Salvador ou au Honduras, où il vécut précédemment, alors qu'il travaillait comme enseignant, s'il écrivit quoi que ce soit ou diffusa d'une quelconque manière ses idées. Nettlau mentionne, parmi les publications influencées par les idées anarchistes, la revue littéraire *Ritos* (Rites) qui apparut à San Salvador en 1908¹⁴.

À partir de 1926, débuta au Guatemala la publication d'*Orientación Sindicalista* (Orientation syndicaliste), un périodique faisant la promotion d'une action syndicale directe, en marge des partis politiques et même à leur encontre. Les communistes firent donc la promotion de la création de la «*Federación Regional Obrera de Guatemala*» (FROG, Fédération régionale ouvrière du Guatemala) et commencèrent à éditer le périodique *Vanguardia Proletaria* (Avant-garde ouvrière). Des ouvrierES espagnolES et péruvienNES, unis à un groupe de travailleurs/euses et d'étudiantES guatémaltèques fondèrent, pour leur part, le «*Comité Pro Acción Sindical*» (Comité en faveur de l'action syndicale), qui incarnait les idées et les propositions des anarchosyndicalistes¹⁵. En 1937, le dictateur militaire du moment mit fin aux activités du «*Comité Pro Acción Sindical*», et en même temps, à toute manifestation publique de l'anarchosyndicalisme et du syndicalisme révolutionnaire dans le pays¹⁶.

Aussi tôt que lors de la dernière décennie du XIX^{ème} siècle, se créèrent au Honduras des sociétés d'aide mutuelle comme «*La Democracia*» (La Démocratie) qui opérait dès 1890. Au cours de la première décennie du XX^{ème} siècle commencèrent à 'organiser, dans un objectif de lutte et de défense sociale, les travailleurs/euses des enclaves minières et bananières. En mars 1909, les ouvrierES de la Rosario Mining Company, compagnie nord-américaine, se mirent en grève et furent brutalement réprimés¹⁷.

Ils furent imités en juillet 1916 par les travailleurs de la Cuyamel Fruit Company. Plus de quatre cents d'entre eux furent incarcérés dans le Château d'Omoa¹⁸. L'intervention d'anarchosyndicalistes étrangers dans ces premières grèves, tout comme l'organisation des premières sociétés de résistance au sein des mineurs, bananiers et ouvriers est presque assurée, même s'il est difficile de rapporter des faits précis à ce propos.

Au Nicaragua, on fonda en octobre 1918 la *Federación Obrera Nicaragüense* (FON, Fédération ouvrière nicaraguayenne). Cette fondation a été rendue possible grâce à la coopération de différentes sociétés ouvrières et mutuelles, comme la *Sociedad Central de Obreros* (Société centrale des ouvriers), la *Sociedad Unión Zapateros* (Société union des coordonniers), la *Unión de Panaderos* (Union des boulangers), la *Unión de Sastres* (Union des tailleurs), etc., de la ville de León et d'autres de Chinandega, Granada et Managua¹⁹. Les unions mutuelles et artisanales avaient été gérées depuis leurs origines par des hommes issus des deux partis politiques traditionnels, le conservateur et le libéral. Certains intellectuels prétendirent utiliser la nouvelle Fédération pour arriver à des postes politiques.

Des militants ouvriers constituèrent donc le «*Grupo Socialista*» (Groupe socialiste) dont l'organe, *El Socialista* (Le Socialiste), dénonçait le 24 mai 1924 cette manipulation. Dans ce groupe figuraient les travailleurs Leonardo Velásquez, Alejandro González Aragón, Victor M. Valladares et le poète Apolonio Palacio²⁰. Même s'ils étaient des militants honnêtes, révoltés par les intrigues et la politicaillerie d'hommes comme le poète Salomón de la Selva, on ne peut inférer de cet antipolitisme relatif une attitude anarchiste ou syndicaliste révolutionnaire. C'était, tout au plus, des réformistes ou des socio-démocrates. Même si à León la *Federación Obrera Nicaragüense* commémora le 1er mai avec les slogans de Vive les martyrs du travail!, Vive la révolution sociale!, il est importante de se rappeler qu'elle ne le fit qu'après avoir préalablement demandé l'accord des patrons²¹. Salomón de la Selva fit tout son possible pour lier la FON à la *Confederación Obrera Panamericana* (COPA) organisée par l'*American Federation of Labor* (AFL). Le texte «*El Obrerismo Organizado*» (L'ouvriérisme organisé) publié en 1923 par le professeur Sofonías Salvatierra ne manqua pas de critiquer le lien entre la FON et le syndicalisme yankee mais ne dépassa jamais le stade d'une solidarité mutualiste et d'un nationalisme libéral qui combattait toute forme d'internationalisme révolutionnaire²².

On ne peut donc affirmer qu'il y ait eu au Nicaragua des regroupements spécifiques ou des sociétés ouvrières anarchosyndicalistes même s'il est possible que des libertaires étrangers (espagnols, mexicains, etc.) intervinrent dans certaines grèves les plus importantes comme celle des débardeurs de Corinto en 1919. Nous ne pouvons pas non plus négliger la sympathie qu'éprouvait Sandino pour l'anarchisme hispanique, dont il se sentait plus proche que du marxisme-léninisme et duquel il semble avoir tiré les couleurs de son drapeau.

NOTES :

- 1) Luis Nava, *El movimiento obrero en Panamá (1880-1914)*, Panamá, Editorial Universitaria 1974, p.61.
- 2) Jorge Turner, *Raíces históricas y perspectivas del movimiento obrero panameño*, en P. González Casanova, *Historia del movimiento obrero en América Latina*, 2, México, 1985, p.291.
- 3) D. Viñas, *op. cit.*, p.99.
- 4) Jorge Turner, *op. cit.*, p. 294.
- 5) *Ibid.*, p.296.
- 6) Max Nattlau, « Viaje libertario » en *Reconstruir*, 76, p.34.
- 7) Vladimir de la Cruz, *Las luchas sociales en Costa Rica, 1870-1930*, San José, 1970 (cit. par D. Viñas)
- 8) *Ibid.*
- 9) Max Nattlau, « Viaje libertario » en *Reconstruir*, 78, p. 42; V. Muñoz, *ibid*, p.48.
- 10) Ces deux lettres sont demeurées inédites jusqu'en 1960 alors qu'elles furent publiées par la *Revista de Filosofía de la Universidad de Costa Rica* (vol. II-num. 7) dans une traduction espagnole d'Alain Vieillard-Baron.
- 11) Manuel Rojas Bolaños, « El movimiento obrero en Costa Rica (Reseña histórica) » dans P. González Casanova, *Historia del movimiento obrero en América Latina*, 1985, p. 256.
- 12) Rafael Menjiva Larín, « Notas sobre el movimiento obrero salvadoreño », dans P. González Casanova, *Historia del movimiento obrero en América Latina*, 2, pp.73-74.
- 13) Max Nattlau, « Viaje libertario » dans *Reconstruir*, 78, pp.42-43.
- 14) Max Nattlau, « Contribución a la bibliografía anarquista », p.30.
- 15) José Luis Barcárcel, « El movimiento obrero en Guatemala » dans P. González Casanova, *Historia del movimiento obrero en América Latina*, 2, pp.25-26.
- 16) Max Nattlau, « Viaje libertario » dans *Reconstruir*, 78, p.42.
- 17) Victor Meza, « Historia del movimiento obrero en Honduras » dans P. González Casanova, *Historia del movimiento obrero en América Latina*, 2, p.131.
- 18) Victor Meza, *op. cit.*
- 19) Gustavo Gutiérrez Mayorga, « Historia del movimiento obrero en Nicaragua 1900-1977 » dans P. González Casanova, *Historia del movimiento obrero en América Latina*, 2, p.200.
- 20) *Ibid.*, p.201.
- 21) *Ibid.*, p.204
- 22) *Ibid.*, pp.205-210